

LES MÉMOIRES DE SÉBIKHOTANE
DES ORIGINES À LA PÉRIODE POST-COLONIALE

Mamadou KANDJI

LES MÉMOIRES DE SÉBIKHOTANE
DES ORIGINES À LA PÉRIODE POST-COLONIALE

Presses universitaires de Dakar

**© Presses universitaires de Dakar
Dakar (Sénégal)
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays**

Dépôt légal : avril 2024

ISBN : 978-2-494601-17-8

EAN : 9782494601178

Du même auteur sur Sébikhotane

- *Sébikhotane, territoire d'intégration* : histoire des communautés et des mentalités, Paris, l'Harmatan, 2013
- *Les femmes de Sébikhotane de 1900 à nos jours* : histoire économique et sociale des générations africaines, Dakar, l'Harmatan, 2016

Remerciements

Il me faut renouveler mes remerciements à toutes les personnes qui m'ont apporté leur aide dans la rédaction des deux essais que j'ai déjà consacrés à Sébikhotane. La tâche sera difficile de rendre compte, avec précision, de tout ce que je dois comme dette de reconnaissance aux nombreuses personnalités qui m'ont aidé en me fournissant de précieux renseignements sur un travail de cette ampleur, aussi bien par le temps qu'il a pris que par le vaste champ qu'il a couvert.

Lors de mes multiples enquêtes de terrain, plusieurs personnes m'ont indiqué des pistes, suggéré quelques idées, fourni des documents tirés de leurs archives familiales. J'ai eu l'impression, à plusieurs reprises, d'avoir abusé de leur patience dans cette recherche qui était devenue une passion grandissante en moi. Je voudrais leur adresser, à toutes, mes sincères remerciements. Le regretté Ousmane Ndour, mémoire de Sébikhotane s'il en fût ; mes deux condisciples de l'École annexe (1952-1958) qu'étaient monsieur Bara Sow et monsieur Togola Douga m'avaient beaucoup apporté avant d'être arrachés à notre affection. Que de beaux souvenirs d'enfance, - la plupart transcrits dans ces mémoires - avons-nous partagés !

Le docteur Gana Fall, professeur d'histoire moderne, président de la commission 5 de l'Histoire générale du Sénégal et monsieur Élimane Kane m'ont été d'un appui inestimable. Monsieur Demba Diop, témoin d'une partie récente de l'histoire économique et sociale de Sébikhotane, m'a également fourni des documents d'archives ayant trait à des conflits fonciers au tournant du XIXe siècle. Nombreux furent mes jeunes collègues universitaires qui, soit m'ont accompagné lors de mes enquêtes de terrain, soit ont relu des parties de mes manuscrits, ou tout simplement fait la prise de vue de tel ou tel site : le docteur Oumar Thiam, le docteur Issaga Ndiaye, le docteur Emmanuel dit Magou Faye, le docteur Mody Sidibé, le docteur El hadji Mamadou Sané et, enfin, le docteur El hadji Dabo qui m'ont beaucoup soutenu à cet égard. Le docteur Assane Seck a toujours accompagné mes recherches dans la trilogie que j'ai consacrée à notre terroir, Sébikhotane, finalement devenu notre commune passion. Je l'en remercie vivement. Le docteur Al Hassane Faty, du laboratoire LERPLA de la faculté des lettres et sciences humaines de l'Université Cheikh Anta Diop de Dakar, m'a apporté son assistance technique et ses compétences dans le domaine informatique. Je l'en remercie très sincèrement.

Lors de la rédaction de ces *Mémoires*, plusieurs collègues enseignants-chercheurs dans différentes universités m'ont apporté leur soutien inlassable et leurs suggestions avisées. Parmi ceux-ci, je pense particulièrement à monsieur le professeur Étienne Teixeira, helléniste de renom doublé d'un latiniste, monsieur le professeur Mor Ndao, grand spécialiste de l'histoire économique et sociale du Sénégal, monsieur le professeur Mamadou Bâ, spécialiste de la littérature africaine et, enfin, monsieur le professeur El hadji Cheikh Kandji dont la relecture minutieuse de mes manuscrits est toujours plus que gratifiante.

Le professeur Babacar Diop – Buuba m’a fait bénéficier de son érudition et de sa parfaite maîtrise de l’histoire ancienne. Je lui en suis profondément reconnaissant.

Une autre personnalité dont l’apport a été considérable dans mes trois essais sur Sébikhotane est bien le professeur Ismaïla Ciss, chercheur à l’Institut Fondamental d’Afrique Noire (IFAN) de l’Université Cheikh Anta Diop de Dakar. Je sortais toujours de mes discussions avec cet illustre historien, avec le sentiment d’avoir été plus instruit et souvent avec le réconfort que telle ou telle piste de recherche entamée était bien la bonne. Il y a plus : le professeur Ciss a parfois mis à ma disposition des documents de qualité sur certaines questions soulevées.

J’ai amplement bénéficié des éclairages archéologiques et océanographiques de monsieur le professeur Ibrahima Thiaw, enseignant-chercheur à l’IFAN et de ceux de monsieur le professeur Daouda Ciss, chirurgien dentiste, qui m’a fourni de très précieux documents sur Lamane Birane Ciss.

Diverses personnalités m’ont soutenu en me donnant gracieusement qui des photos de famille, qui des sources que j’ai chaque fois signalées. Parmi celles-ci figurent monsieur Bakary Togola et madame Monique Badiane ; les professeurs Diène Dione et Honoré Dacosta du département de géographie de la faculté des lettres et sciences humaines de l’UCAD qui m’ont été d’un très grand apport.

L’on a tendance, dans des recherches de cette nature, à passer sous silence certains illustres anonymes qui, pourtant, nous apportent énormément, puisque chaque détail peut élargir des pistes nouvelles, éclairer telle ou telle autre problématique. Sous ce rapport, force est de reconnaître que monsieur Djiby Sall, chef de village du Belvédère à l’École normale William Ponty de Sébikhotane, m’a toujours accueilli au Belvédère, son Royaume d’enfance, tout en me faisant bénéficier de ses connaissances sur l’histoire locale, en particulier l’histoire orale coloniale telle que son père la lui a transmise. Madame Seynabou Guéye de Sébi-gare m’a fourni des illustrations fort utiles. Monsieur Talla Diop de Sébi-gare m’a toujours accueilli chez lui avec bienveillance.

Je remercie, très sincèrement Madame Fatoumata Cissé-Diarra, directrice des Archives Nationales du Sénégal (A.N.S.) ainsi que tout le personnel pour le chaleureux accueil qui m’y avait été toujours réservé. L’Agence Nationale de la Statistique et de la Démographique (A.N.S.D.) de la République du Sénégal aussi m’a été d’un très grand secours. Je confonds dans les mêmes remerciements chaque membre de son personnel, quel que soit le niveau de responsabilité où il se situe.

Que toutes ces personnalités et personnes morales veuillent bien trouver ici l’expression de mes sincères remerciements, ainsi que mon incommensurable dette de reconnaissance !

Avant-propos

Depuis les années 1950, alors que j'étais élève à l'École annexe de Sébikhotane, localité où je suis né, je me suis interrogé sur les raisons pour lesquelles l'administration coloniale française avait choisi cet emplacement pour y implanter, à partir de 1937, la prestigieuse école fédérale chargée de la formation de l'élite africaine indigène, conformément à « l'action sociale », (Rapport statistique de 1941-1944) et surtout à la politique d'assimilation et de rentabilisation des colonies. Rien que de ce point de vue, Sébikhotane est, en quelque sorte, l'incubateur, le fondement de l'Afrique Occidentale Française ; et l'École normale William Ponty tout un symbole du brassage interethnique des peuples et des cultures.

L'une des raisons qui ont présidé à la rédaction de la présente monographie, c'est l'attrait que Sébikhotane, mon « Royaume d'enfance », exerce depuis plus d'une cinquantaine d'années sur moi. C'est là que je vis le jour vers la fin de la Seconde Guerre mondiale ; c'est là aussi que j'ai fréquenté l'École annexe, une école d'application, après avoir suivi mes parents pendant trois ou quatre années à Thiès où mon père travaillait comme employé de chemin de fer, dans ce que l'on appelait D. N. (Dakar-Niger) ou Dépôt, faisant ainsi allusion aux rails, métonymie du chemin de fer. Avant cet épisode de sa carrière professionnelle, mon père avait travaillé comme agent de la poste à Diourbel au moment où, à la faveur du mouridisme et de l'avènement de Sérigne Mouhamadou Moustapha Mbacké (1888-1945) au califat en 1927, cette ville ferroviaire, aussi, commençait à prendre son essor.

De Thiès, mon père trouva un emploi à la gare de Sébikhotane, en qualité d'aiguilleur, puis dans les magasins de l'École normale William Ponty de Sébikhotane. Cette école était en plein chantier, après son transfert de Gorée intervenu en 1937 non sans difficultés, puisqu'il fallait défricher le terrain, l'aplanir, le niveler, rajouter des bâtiments à ceux légués par le camp militaire, etc.

Cet environnement scolaire avait dû influencer mon père et le convaincre de la nécessité de m'envoyer à l'École annexe, école coloniale par excellence, aidé en cela par mon grand-père, ancien médecin africain qui finira, suite à des conflits idéologiques et politiques avec le député Blaise Diagne, par abandonner la pratique de la médecine pour se reconvertir à l'économie de plantation à Sébikhotane. Ce qui lui réussit parfaitement.

Si j'évoque ces aspects-là, c'est d'abord pour montrer que l'appartenance de mon père à la classe ouvrière, d'une part, le fait qu'il était instruit, d'autre part, ont été des déterminants dans mon éducation et les motivations qui m'ont fait prendre conscience (à mon père avant moi) de la nécessité de m'extirper de ces conditions, et de les dépasser.

Loin d'être une donnée immédiate de la perception, le paysage, tout paysage, est avant tout une construction, résultat d'un dialogue, voire d'une permanente négociation, entre la nature et l'observateur qui cherche à entrer dedans, tentative qui peut lui être

accordée ou, au contraire, refusée ; et ce n'est qu'après y être entré, puis y être accepté, qu'il peut se l'approprier et le présenter sous une forme symbolique, littéraire, iconique et, plus généralement, artistique. Toutefois, le paysage peut offrir plusieurs perspectives selon l'angle ou la période d'observation.

Concernant Sébikhotane, lorsque je parcours le paysage allant de l'ancienne gare ou du garage vers Sébi-Ponty plus de 60 ans, après l'avoir traversé des milliers de fois pour fréquenter l'École annexe et, plus tard, l'École normale William Ponty, le réel se découpe différemment (quoi de plus normal ?). Mon regard sectionne mieux cette réalité à la fois monolithique et uniforme de mon Royaume d'enfance. Il fait craqueler toute la subjectivité, j'allais dire la synchrèse de l'enfance par un rétrécissement des distances, les mêmes, à en juger par des repères, toujours les mêmes, comme pour défier le temps dans sa capacité irréductible à anéantir le réel. Le troisième âge est passé par là !

Ce Royaume d'enfance que j'ai habité, que j'ai tant aimé, et qui est, sans doute inconsciemment, le soubassement de ces Mémoires, renferme des structures figuratives que je ne pourrai dessiner toutes, des espaces symboliques ou imaginés que je ne saurai faire visiter tous, des êtres chers que je ne pourrai nommer tous, et qui, pourtant, restent enfouis au plus profond de moi-même. Je vais toutefois tenter de restituer, ici et maintenant, quelques-unes des images les plus fulgurantes. Ce sont ces baobabs centenaires d'une banalité déroutante, le jour, mais qui, dès la tombée de la nuit, imprimaient à leur arborescence des présences ineffables, donnant l'impression qu'ils sont hantés, et qu'ils se murmuraient les uns aux autres de singulières paroles. Que dire de ces étangs translucides où se débattaient les têtards, et où les nageoires de carpes d'eau douce qui s'y déplaçaient dégageaient une lueur argentée qu'amplifiaient les rayons du soleil ? En route vers l'École annexe, nous nous y arrêtons tous les matins pour tenter de repérer celle-là qu'on avait identifiée la veille.

Observer le monde, les êtres et les choses qui le peuplent, tout en nous y incluant, en nous y immergeant était, pour nous écoliers des années 1950, à Sébikhotane, une manière de chercher à le connaître, c'est-à-dire à nous connaître nous-mêmes, prélude à la « leçon des choses » par laquelle le maître Blanc reprenait le cours juste après la récréation. Tout cela se résumait en ceci : tenter de posséder le réel.

L'odeur âcre de la terre calcinée après les feux de brousse ou, au contraire, celle piquante de l'humus, se dégageait de la terre retournée par les paysans pour accueillir les premières semences juste après les premières pluies. En arpentant, par petits groupes, les chemins qui menaient à l'école, se dessinaient, dans le lointain, les dunes moutonnantes de sable blanchâtre, candide métonymie de l'insouciance de l'enfance, la nôtre.

Au loin, devant nous, de part et d'autre du sentier, les champs de mil, de maïs ou de sorgho s'étendaient à perte de vue, balançant leur cime jaune-roux comme pour dire au paysan que l'heure de la moisson avait sonné et qu'il fallait faire vite ! Sur le chemin du retour, des nuées d'oiseaux blancs volaient dans le firmament vers des horizons inconnus.

S'agissant de camarades de promotion, des lieux de mémoire, les faits bruts tendent à montrer qu'il s'établit toute la vie en nous une compétition, une rivalité refoulée, qui ne se révèle pas toujours au grand jour et qui prend les contours d'une vigilance de veille pour sans cesse tenter de savoir, dans un élan d'anamnèse, ce qu'un tel est devenu, tant du point de vue de la réussite sociale, professionnelle que matrimoniale. C'est immanquablement sous ce rapport de curiosité saine que l'on peut comprendre et mieux expliquer pourquoi à Sébikhotane, dans une tranche de vie, les gens de la même classe d'âge, des mêmes promotions tendent irrésistiblement à embrasser, à quelques années d'intervalle parfois, la même profession, fût-elle d'enseignant, comme ce fut le cas à Sébikhotane dans les années 1950. Une énigme à résoudre ou une simple réalité sociologique à cerner ?

Les superstitions locales et les pratiques fétichistes étaient des parties intégrantes des stéréotypes qu'elles véhiculaient en leur donnant une certaine épaisseur psychologique, comme l'atteste cette histoire de vol survenue en 1955 à l'École annexe ; histoire qui avait jeté dans les jeunes esprits des élèves que nous étions alors les premiers balbutiements de la célèbre formule de Senghor « *l'émotion est nègre comme la raison est hellène* ».

Pour mieux l'expliquer, il faudrait, peut-être, décrire d'abord le mécanisme du *gëndël*, mot wolof qui désigne un fétiche servant à « attraper » un voleur. Deux baguettes minces, rectilignes et flexibles ayant la même longueur sont tenues en positions parallèles par deux garçons ayant, à peu près, la même taille, debout et se faisant face. Le féticheur introduit entre les deux baguettes un petit bâton dont il tient le bout au-dessus de l'artifice. Il commence à réciter des incantations. Il est communément admis que si la personne soupçonnée est le vrai coupable, les baguettes vont se resserrer progressivement autour du bâton et, dans le cas contraire, elles vont s'écarter l'une de l'autre. Un aîné, élève lui aussi, avait proposé au maître français qu'on en fit la démonstration pour « prendre » le voleur. Ce que le maître français accepta. Au terme de la démonstration, on lui fit comprendre que l'élève soupçonné était belet bien le vrai voleur. Mais notre maître, M. Pagelle, ne fit que sourire et demander à la classe de classer l'affaire.

Concernant M. Pagelle, ce maître avait expliqué à ses élèves du Cours Moyen 1 que le sac qu'il apportait en classe appartenait à son père qui l'avait reçu de son père, et ainsi de suite. En une semaine, l'histoire fit le tour de l'école, et même des villages environnants, si bien que ce que M. Pagelle prenait pour un sens aigu de la tradition était devenu, dans la perception de ces communautés, ni plus ni moins que de l'avarice.

Pour les gens de la génération de mes parents, l'école du Blanc, dans les représentations collectives, était la chienlit de toute une société à forte orientation culturaliste qui se devait de préserver ses valeurs ancestrales. La conception que les communautés avaient de l'école française était telle qu'y être éduqué, c'était, du coup, être perdu par sa famille. Si tant est que l'obtention du Certificat d'Études Primaires et de la « Bourse » (c'est ainsi qu'on appelait l'examen d'entrée en 6^e) laissât entrevoir quelques infimes

chances de « récupérer » l'enfant ; le Baccalauréat était sûrement synonyme d'éloignement, la perte définitive du fils du terroir qui irait poursuivre ses études en France pour ne plus revenir « *plein d'usage et de raison* ». Et, de ce point de vue, le contre-exemple de l'époque était tout trouvé en un certain Babacar Ndiaye, originaire de Bargny, qui, parce qu'il s'était fâché contre un membre de sa famille, avait quitté le terroir d'où on ne l'aura plus revu. Dans les perceptions collectives des années 1940, tout enfant éduqué devenait un élément du colon au grand dam de ses parents, de son ethnie et de sa race. Attention donc à l'école du Blanc !

En réalité, deux moments charnières marquent mon immersion dans l'espace scolaire de Sébikhotane. D'abord les années 1954-1958. En 1954, mes parents me firent quitter l'école urbaine de Thiès pour m'emmener à Sébikhotane, poursuivre mes études élémentaires en classe de cours élémentaire première année, jusqu'à l'obtention du BEPC au collège normal de Rufisque et l'admission au baccalauréat (série philosophie) en 1965 à l'École normale William Ponty de Sébikhotane, deuxième moment charnière. Toutefois, mon enracinement primordial dans le territoire de Sébikhotane où je naquis – disais-je – vers la fin de la Seconde Guerre mondiale, mes visites rapprochées dans ce territoire, le fait que mon père a travaillé à l'École normale William Ponty à partir du début des années 1940, me fournissent suffisamment de traces, de stigmates, de symboles, voire d'emblèmes pour parler, avec une relative autorité, de ce territoire auquel j'ai déjà consacré deux monographies ; sans oublier mes lectures et recherches à partir des documents d'archives et mes nombreuses enquêtes de terrain. En réalité, je suis très attaché à Sébikhotane. Je ne me suis jamais exilé de Sébikhotane !

Ce qui va me préoccuper dans la présente monographie, ce n'est pas tant la vie des cadres africains sortis de l'École, mais plutôt celle des gens ordinaires, des enseignants et leurs rapports avec leurs élèves. Mais c'est aussi une lecture et une pratique de l'espace qui a fait mon Royaume d'enfance dans une approche sensitiviste.

Dans *Sébikhotane, territoire d'intégration* (2013) et dans *Les femmes de Sébikhotane* (2016), j'ai analysé tour à tour l'histoire des mentalités du territoire et celle des femmes du territoire en me basant sur mon expérience personnelle du terroir, et à partir d'observations d'une soixantaine d'années complétées par des documents d'archives et des enquêtes de terrain. Cette fois-ci, je relate l'histoire naturelle du territoire, l'histoire économique et sociale, et surtout son histoire intellectuelle, en adoptant la même démarche basée sur mon expérience personnelle complétée par diverses sources orales comme écrites sur l'enseignement colonial, et puis post-colonial.

La rédaction de ces *Mémoires* aura pris plus de temps que prévu au départ. D'abord, l'irruption de la Covid-19 et l'observance des règles de conduite dictées par celle-ci m'ont empêché, pendant deux années, de poursuivre les enquêtes de terrain déjà entamées. Ensuite, je me suis retrouvé de plus en plus sollicité par des collègues et jeunes chercheurs pour rédiger la préface de leur premier ou deuxième essai, signe de

vitalité scientifique ! Autant de sollicitations auxquelles je ne pouvais me dérober et auxquelles je répondis de gaieté de cœur.

Pour ce qui concerne la graphie des mots, j'ai préféré maintenir l'orthographe Sébikhotane qui est plus conforme à la réalité et à l'histoire de mon terroir. S'agissant des toponymes et lieux de mémoires, j'ai conservé l'orthographe classique, par exemple *Allou kagne* au lieu de *Allu kaañ*, pour ne pas dérouter le lecteur.

